

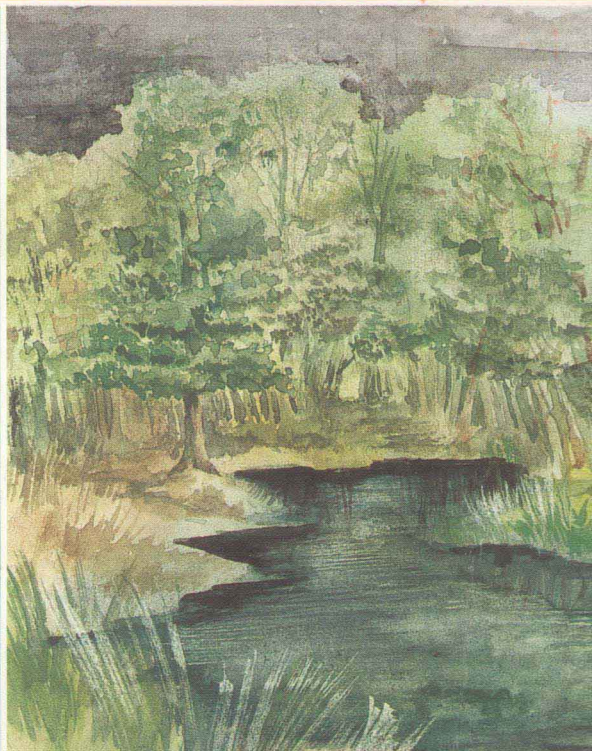
G. SAND

une œuvre

LA MARE AU DIABLE

un thème

la vie à la campagne



les classiques illustrés Hatier
œuvres et thèmes
Collection dirigée par Pol Gaillard et Georges Slynès

une œuvre

LA MARE AU DIABLE

GEORGE SAND

un thème

LA VIE À LA CAMPAGNE

ZOLA, GIONO, PAGNOL, GENEVOIX...

présentation et commentaires de ~~Marta-Laure Becker~~

PROFESSEUR AU COLLÈGE ~~PAUL CLAUDEL~~ A PARIS



© HATIER PARIS SEPTEMBRE 1986

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. : Loi du 11 mars 1957.

ISBN 0-184-0851 ISBN 2-218-07784-1

LES AUTEURS ET LES TEXTES

Introduction, 4.

I. « LA MARE AU DIABLE »

1. Germain doit se remarier, 11.
2. Le choix du père Maurice, 16.
3. La Guillette vient demander un service, 21.
4. Perdus dans les bois, 27.
5. Sous les grands chênes, 33.
6. La nuit dans la forêt, 39.
7. Le père Léonard et sa fille, 44.
8. La mare au diable, 48.
9. La mère Maurice, 53.
10. La petite Marie, 57.
11. Les noces (I), 60.
12. Les noces (II), 66.

II. LA VIE A LA CAMPAGNE

Du Bellay, *Jeux rustiques*, 72.

La Bruyère, *Les caractères*, 74.

Balzac, *Les paysans*, 77.

G. Sand, *La petite Fadette*, 82.

Zola, *La terre*, 87.

Hardy, *Tess d'Urberville*, 92.

Colette, *La maison de Claudine*, 96.

Genevoix, *Raboliot*, 101.

Giono, *Regain*, 105.

Pagnol, *Jean de Florette*, 110.

Chabrol, *Contes d'outre-temps*, 116.

C. Michelet, *Des grives aux loups*, 118.

a la campagne

LES GRANDS THÈMES DE RÉFLEXION, D'IMAGINATION ET D'EXPRESSION

Réflexion sur les textes, 14, 19, 25, 31, 37, 42, 47, 51, 56, 59, 64, 68, 73, 76, 80, 85, 91, 95, 99, 104, 109, 114, 117, 121, 127.

Vocabulaire, grammaire et style, 19, 31, 38, 76, 100, 109, 114.

Recherches et documentation, 6, 14, 19, 32, 37, 43, 56, 59, 65, 73, 76, 86, 91, 95, 100, 104, 109, 115, 121, 127.

Expression écrite, 15, 20, 26, 32, 37, 47, 52, 69, 81, 95, 100, 117, 128.

Expression graphique, dessin, 43, 47, 65, 68, 73.

Expression orale, 20, 26, 32, 43, 56, 81, 86, 104, 128.

Questions sur l'ensemble de l'œuvre, 69.

Travail collectif, 69, 128.

INTRODUCTION

LA VIE A LA CAMPAGNE

Au milieu du XIX^e siècle, les trois quarts des Français sont des paysans qui vivent des activités rurales traditionnelles. Un grand nombre d'entre eux restent encore très pauvres. Ils achètent peu, vendent au marché quelques produits et vivent des revenus de leur terre. La vie est souvent difficile : toute la famille travaille, y compris les enfants jeunes et les grands-parents âgés.

Mais à partir de cette période, des transformations importantes bouleversent les campagnes : les machines se perfectionnent, les moissonneuses remplacent les faux et les faucilles. Dès 1850, dans quelques régions, le battage du blé se fait avec des machines à vapeur. Après la guerre de 1914, les tracteurs commencent à se répandre. La vie des paysans s'améliore, la famine disparaît, l'alimentation se diversifie.

La population rurale augmente grâce aux progrès de la médecine et de l'hygiène, mais la mécanisation réduit le nombre d'hommes nécessaires aux travaux des champs. La ville offre des emplois mieux payés pour les ouvriers agricoles ; ce déplacement des habitants de la campagne vers la ville, appelé exode rural, va être facilité aussi par le progrès des transports et le développement des chemins de fer.

En un siècle, de 1850 à 1950, le monde des campagnes s'est modifié. Le paysan a abandonné ce qui le différenciait des autres : la langue, le costume, le folklore.

Aujourd'hui, les paysans représentent moins de 10 % de la population française.

Cette vie à la campagne, on peut tenter de mieux la connaître en lisant des romans qui la décrivent.

Mais dans la littérature française, les paysans ont bien peu de place. Balzac parle d'« un peuple oublié ». Pourtant certains auteurs s'y sont intéressés. Leur vision de ce monde campagnard est souvent fort diverse : si l'on voit chez les uns le paysan accablé de travail, devenu méchant et voleur, on le rencontre chez d'autres idéalisé, beau et pur, éloigné des vices de la vie à la ville.

Ainsi, il sera intéressant de chercher à mieux connaître ce qu'a été cette vie à la campagne qu'on a trop souvent ignorée.

Déjà, au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, un poète latin, Virgile,

chantait la gloire des travaux rustiques dans un poème intitulé *Les Géorgiques* : « O trop heureux les laboureurs s'ils connaissaient leur bonheur ! Eux à qui, loin des discordes armées, la terre justement libérale verse d'elle-même de son sol une nourriture facile... un repos insouciant, une vie exempte de déceptions, riche en ressources variées... Les mugissements des bœufs et la douceur du sommeil au pied d'un arbre ne leur manquent pas. »¹

Cette vision de Virgile est bien idéalisée.

Relevez tous les adjectifs qualificatifs qui montrent la facilité du travail de la terre et ses agréments.

Pensez-vous, comme ce poète, que la vie du laboureur ait pu être aussi agréable ?



« O trop heureux les laboureurs s'ils connaissaient leur bonheur. »

1. Virgile, *Les Géorgiques*, v. 45 et suivants, Traductions Classiques Hatier.

GEORGE SAND (1804-1876)

Amandine Aurore Lucile Dupin naît à Paris le 1^{er} juillet 1804. C'est sa grand-mère qui l'élève dans sa maison de Nohant, dans le Berry, car à la mort de son père, sa mère va vivre à Paris et se désintéresse de sa fille.

En 1822, elle épouse Casimir Dudevant dont elle a deux enfants : Maurice et Solange. Mais Aurore n'a pas fait un mariage d'amour. Or elle a besoin d'aimer passionnément et de l'être aussi. Grâce à une immense volonté, une profonde énergie, elle va surmonter une amertume qui l'aurait laissée dans l'oubli.

En 1830, elle tombe amoureuse de Jules Sandeau et prend le pseudonyme de George Sand. A cette même époque, elle entre dans le monde des Lettres. Elle écrit de nombreux romans et le Berry de son enfance y tient une grande place. En effet, c'est à Nohant qu'elle vient retrouver le calme et la paix après ses nombreuses aventures amoureuses. Elle y oublie le tumulte de la capitale. Elle aime et observe les paysans qui l'entourent. Elle les trouve bons, meilleurs que les citadins et pense que c'est là, au milieu d'eux, qu'on trouve le Beau, le Vrai, le Juste. Dans une série de romans champêtres, George Sand défend ses idées. Elle écrit *La mare au diable* en quatre jours en octobre 1845, puis elle publie *La petite Fadette* et *François le Champi* en 1849 et enfin *Les maîtres sonneurs* en 1853.

Après avoir vécu une vie mouvementée, s'être liée avec de nombreux artistes (citons en particulier Musset et Chopin), s'être enflammée pour les idées socialistes, après avoir écrit quelque soixante-dix romans et récits, deux douzaines de pièces et une vingtaine d'essais, George Sand s'éteint à Nohant le 8 juin 1876.

Renseignons-nous

1. A l'aide d'un livre d'histoire, recherchez tous les régimes politiques que George Sand a connus de 1804 à 1876.
2. Recherchez aussi les noms de quelques romanciers contemporains de George Sand. Notez les dates de leur naissance et de leur mort. Citez des œuvres contemporaines de *La mare au diable* (1846). Trouvez-vous beaucoup d'auteurs « femmes » ?



Lith. de Thiery Frères.

PREMIÈRE PARTIE

George Sand
LA MARE AU DIABLE

LA MARE AU DIABLE (1846)

En 1851, George Sand explique ses intentions :

« Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours... si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre sont deux ! Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai... »

PERSONNAGES DU ROMAN

Le père Maurice

La mère Maurice, sa femme

Germain, leur gendre, veuf de leur fille Catherine

Pierre

Solange

Sylvain

} ses trois enfants

La mère Guillette, une voisine

Marie, sa fille, âgée de 16 ans

Le père Léonard

Catherine, sa fille

Le fermier des Ormeaux

Le roman se situe dans le Berry¹, non loin de la petite ville de La Châtre, à côté du château de Nohant. C'est dans les terres et les forêts qu'elle connaissait bien que l'auteur a fait vivre ses personnages.

1. Situer cette région sur une carte de France. Retrouver un ou deux noms de lieux

cités dans le roman (cf. carte Michelin n° 68).

1. GERMAIN DOIT SE REMARIER

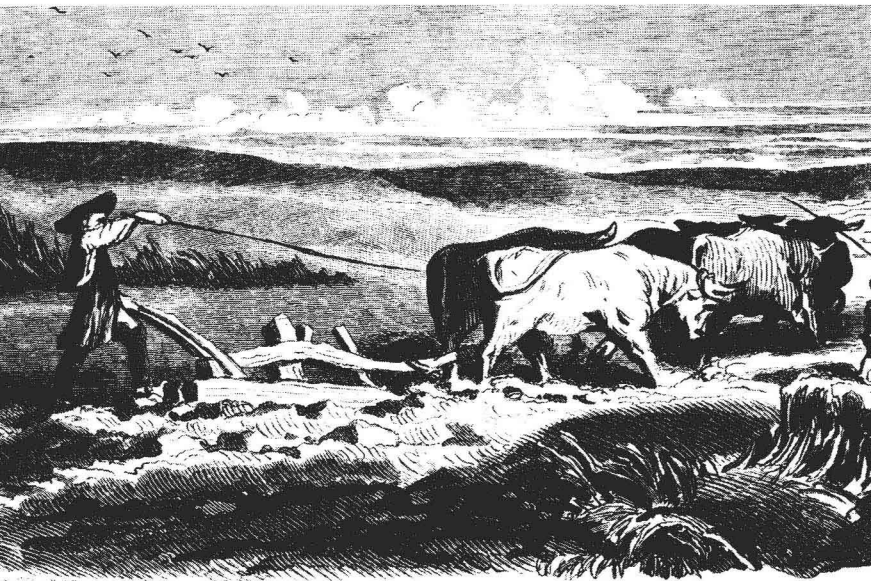
— Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet-âge-là, dans nos pays, un
 5 homme est réputé trop vieux pour entrer en ménage¹. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé ; il pique déjà les bœufs² assez gentiment ; il est assez sage pour garder les
 10 bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne ; mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de souci. Ma bru est près d'accoucher et elle en a encore un tout petit sur les bras. Quand
 15 celui que nous attendons sera venu, elle ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange, et surtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi : ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le
 20 rattraper quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins sur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des
 25 enfants mal soignés ; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants
 30 et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

— Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas

1. *Entrer en ménage* : se marier.

2. *Piquer les bœufs* : le bouvier armé d'un

aiguillon pique les bœufs pour les faire avancer.



« Voilà Petit Pierre quasi élevé ; il pique déjà des bœufs assez gentiment. »

vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en
 35 ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et ne
 sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle
 femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son
 mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme
 à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin ; et quand
 40 vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis
 dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le
 malheur de la perdre.

— Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père
 Maurice ; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue
 45 heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa
 place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le
 cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et
 si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas
 non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le Bon Dieu a voulu
 50 qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire
 savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions,

que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher
 55 une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé ; mais ce n'est pas impossible ; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui sauras gré de nous rendre service
 60 et d'aimer tes enfants.

— C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.

— C'est une justice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille.
 65 Aisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne suis pas d'avis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut. La jeunesse est légère ; et comme c'est un fardeau d'élever trois enfants, surtout quand ils sont d'un autre lit³, il faut une bonne âme bien sage, bien douce et très portée au travail. Si
 70 ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront.

— Voilà justement ce qui m'inquiète, dit Germain. Si ces
 75 pauvres petits venaient à être maltraités, haïs, battus ?

— A Dieu ne plaise ! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre pays que les bonnes, et il faudrait être fou pour ne pas mettre la main sur celle qui convient.

80 — C'est vrai, mon père : il y a de bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, la Sylvaïne, la Claudie, la Marguerite⁴... enfin, celle que vous voudrez.

— Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres... ou trop jolies filles ; car, enfin,
 85 il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

— Vous voulez donc que j'en prenne une laide ? dit Germain un peu inquiet.

3. *D'un autre lit* : il s'agit des enfants nés du premier mariage de Germain.

4. *La Louise, la Sylvaïne...* : à la campagne, il est fréquent d'ajouter un déterminant au nom propre.

— Non, point laide, car cette femme te donnera d'autres
90 enfants, et il n'y a rien de si triste que d'avoir des enfants laids,
chétifs, et malsains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne
santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très bien ton affaire.

— Je vois bien, dit Germain en souriant un peu tristement,
que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire
95 exprès : d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que
les riches ne sont pas faciles à obtenir surtout pour un veuf.

— Et si elle était veuve elle-même, Germain ? là, une veuve
sans enfants et avec un bon bien ?

— Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroisse.

100 — Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

— Vous avez quelqu'un en vue, mon père ; alors, dites-le tout
de suite.

Chapitre III

Réfléchissons ensemble

1. Qu'apprenez-vous sur la constitution de la famille du père Maurice ? Comptez les personnes qui vivent sur les ressources d'une même ferme. Qui travaille ? Qui reste une charge ?

2. Pourquoi Germain doit-il se remarier ? Quels sont les arguments du père Maurice ?

3. Quel genre de femme veut-il que son gendre épouse ? Lesquelles écarte-t-il ? Pourquoi ?

4. Comment Germain réagit-il devant la décision de son beau-père ? Étudiez son comportement et essayez de l'expliquer.

5. Germain a-t-il envie de se remarier ? Quelles sont ses craintes ?

Allons plus loin

1. Pensez-vous que trente ans soit encore aujourd'hui « un âge avancé » ? Pourquoi l'était-ce davantage au milieu du XIX^e siècle ? Renseignez-vous sur la durée de la vie, l'âge du mariage légal, le nombre d'enfants par famille à la campagne, vers 1850.

2. Que pensez-vous des qualités de la bonne épouse données par le père Maurice ? Vous les classerez par ordre d'importance.

3. Les enfants participent-ils à la vie de la famille ? Comment aident-ils ? Sont-ils une charge ?

Rédigeons

Votre mère vous donne des conseils pour le choix d'un ou d'une ami(e). Vous l'écoutez puis vous discutez avec elle. Racontez la scène.

Documentons-nous

L'art du semeur (1846)

« Je manquais beaucoup d'expérience pour de certains travaux : c'est ainsi qu'avant de me mettre à mon compte, je n'avais jamais semé. L'emploi du semeur dans les fermes était tenu d'ordinaire par le maître ou par son fils aîné... Je crois bien que cette coutume de ne pas varier les rôles existe encore un peu. Il y a toujours le bouvier, le jardinier, le semeur. Le bouvier ne s'occupera jamais du jardin ; le jardinier ne sait guère labourer, ni soigner les bœufs. Et quand la séparation survient, l'un et l'autre se trouvent embarrassés. »

Émile Guillaumin, *La vie d'un simple*, Stock, 1904.

Expliquez l'expression : *ne pas varier les rôles*. Quel est l'avantage et l'inconvénient de cette structure ?

2. LE CHOIX DU PÈRE MAURICE

— Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

— Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

5 — Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

— Catherine ? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là : Catherine ! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent.

10 — Je te dis que tu l'aimeras : c'est un bon sujet, une femme de grand cœur ; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors ; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien
✓ pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers
15 pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait ; car elle songe aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

— Vous avez donc déjà arrangé tout cela ?

— Oui, sauf votre avis à tous les deux ; et c'est ce qu'il faudrait
20 vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard ?

— Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et à la dernière, vous avez déjeuné ensemble ; c'est donc de cela qu'il vous
25 entretenait si longuement ?

— Sans doute ; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif et entendu ; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que
30 nous vivons et travaillons ensemble, sans avoir jamais eu un mot de chagrin¹ ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille ; ce qui me convient aussi, je te le confesse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de sa famille et les bonnes affaires où je sais qu'ils sont.

1. *Chagrin* : irritation contre quelqu'un.